

la nécessité de cultiver davantage l'expression religieuse est apparue. On peut observer un accent nouveau, celui d'une attention plus soignée envers les différences culturelles. Un rééquilibrage s'est réalisé. Au Mexique, cette orientation prend en compte les millions d'indiens. Au Brésil, elle prend en compte la négritude. J'ai coutume de dire qu'une travailleuse noire est trois fois esclave : en tant que femme, en tant que travailleuse et en tant que noire. Il faut considérer le potentiel de libération lié à ces trois aspects de son esclavage.

M. T.-C. : Le déplacement de l'accent de la réflexion ne se réalise donc pas au détriment de l'engagement politique, au profit d'une dépolitisation de l'engagement dans les communautés ecclésiales de base ?

J.-L. : La fidélité des communautés ecclésiales de base à tenir les deux bouts de la chaîne est essentielle. Aux neuvièmes rencontres interecclésiales de São Luis en 1997, j'avais choisi le carrefour politique. J'ai pu vérifier la volonté des communautés ecclésiales de base de ne pas abandonner ce terrain. C'est sur le terrain du politique que s'orientent les décisions de société. La première charité consiste à être engagé politiquement. La politique est le premier lieu d'amour des hommes. Le Christ s'est engagé avec vigueur pour son peuple, auprès de son peuple. En ce moment, je relis le livre des chroniques. Il faut voir comment Dieu se sent toujours responsable des hommes et comment les prophètes se responsabilisent vis-à-vis du peuple et de Dieu. Dans la Bible, Dieu se met debout à deux occasions : quand le peuple abandonne son Dieu, quand le frère est exploité. Cette dénonciation contient aussi une annonce. C'est là que réside la force prophétique des communautés ecclésiales de base. Elles dénoncent, elles annoncent. Elles sont dérangeantes pour l'Église et pour les politiques. À ce titre, beaucoup sont morts martyrs. On ne peut parler des communautés ecclésiales de base et de la théologie de la libération sans évoquer les martyrs. Ils sont d'authentiques martyrs, c'est-à-dire des témoins du grand message de Dieu. Le don de leur vie est une parole très forte. Les lieux de martyre sont des lieux de pèlerinage. On y va pour se ressourcer, pour renouveler sa force dans l'exemple de ce don.

M. T.-C. : Un facteur supplémentaire souvent invoqué pour expliquer la crise des communautés ecclésiales de base, c'est aussi la pression du clergé conservateur, soit pour les éliminer, soit pour les priver d'auto-

nomie en les institutionnalisant dans la paroisse. Quel est votre sentiment à ce propos ?

J.-L. : Pour expliquer ce phénomène, il faut considérer le mouvement de recentrage de l'Église sur Rome, le durcissement de l'autorité ecclésiale qui est moins disposée à partager de façon collégiale ses responsabilités. Il faut aussi identifier le besoin de sécurité qui se cache derrière cette institutionnalisation. Face à la dispersion religieuse, par souci d'identité, on veut des choses bien claires. Mais ça ce n'est pas tellement la première préoccupation des pauvres. Les communautés ecclésiales de base ont pallié au manque de prêtres, elles ont par exemple été amenées à prendre la responsabilité de la catéchèse. Mais ce n'est pas leur première mission. Leur première mission, c'est de suivre Jésus Christ et de transformer le monde. L'institutionnalisation des communautés ecclésiales de base est aussi un résultat de la formation qui se donne dans les séminaires. Celle-ci traduit justement le mouvement de repli sur l'Église, la recherche de l'identité catholique. Les disciples se sont aussi interrogés sur leur identité. Jésus les a alors invités à être à la fois disciples et apôtres, à le suivre et à être envoyés dans le monde.

M. T.-C. : Un remède souvent envisagé par les acteurs de l'Église progressiste à ce phénomène, c'est l'institutionnalisation d'une coordination horizontale des communautés ecclésiales de base. Avez-vous eu écho d'initiatives qui allaient dans ce sens ?

J.-L. : Non, je n'ai pas suivi ça. C'est une question en effet très intéressante. Seulement une petite réaction : une religieuse de l'Équateur me disait « Nous insistons surtout sur le lien que les communautés ecclésiales de base peuvent avoir entre elles. » Cela va peut-être dans ce sens.

M. T.-C. : Vous avez évoqué l'importance croissante que prend la prise en compte des différences culturelles dans la théologie de la libération. Comment vous-même avez-vous rencontré ce qu'on appelle la religiosité populaire ?

J.-L. : Au Mexique, j'étais bien placé. Le Mexique a un grand patrimoine de religiosité populaire. Comment aller aux sources de la libération depuis cette religiosité populaire ? Prenons le récit de la Vierge de Guadalupe. On y trouve deux éléments libérateurs.

Juan Diego est un indien vaincu. Il n'a pas foi en lui. La Vierge de Guadalupe

lui répond « Oui, tu as du prix ». Elle s'appuie d'abord sur sa dignité. Je pense aussi à une parole de Jésus qui dit « Ta foi t'a sauvé. » Quand on sent en soi qu'on ait aimé et choisi de Dieu, cela donne un pouvoir inestimable. Ensuite, elle lui dit « Vous construirez un sanctuaire pour remédier aux maux du peuple. » Elle s'appuie alors sur la solidarité, la fraternité du peuple pour qu'il se libère de ses maux. La dignité et la solidarité sont les deux piliers de la théologie de la libération. On peut les retrouver tout le temps dans cette religiosité populaire. D'un autre côté, elle peut aussi conduire à une fuite, devenir un refuge consolateur.

Quand j'allais bénir une maison, c'était toute une histoire. Cela ne consistait pas seulement à jeter quelques gouttes d'eau bénite sur des murs. Je proposais que toute la famille, les cousins, les voisins, soient présents. Alors, avant de bénir la maison, chacun raconte ce qu'il a fallu faire pour arriver à cette maison : le matériel, l'argent, mais aussi les disputes, les coups de main. Alors la bénédiction va non seulement aux murs mais à la famille et à toute l'histoire de la construction de cette maison. Le boulot du prêtre, des communautés, c'est de mettre les gens en situation de responsabilité, de dignité, de convivialité, de faire en sorte qu'ils se rapprochent, qu'ils soient plus attentifs les uns aux autres. Il faut toujours partir de l'histoire d'une vie. La théologie de la libération s'enracine dans l'histoire des pauvres. En ce moment, c'est la crise. Mais la crise ne me fait pas peur. La théologie de la libération était un enfant enthousiaste, elle est entrée dans sa crise d'adolescence. Ce qui est vrai pour un homme est vrai pour un mouvement, vrai pour l'histoire des peuples. Or, l'histoire continue.

M. T.-C. : Pensez-vous qu'une théologie de la libération peut émerger d'Europe, en écho aux théologies des pays du sud ?

J.-L. : Oui, ce n'est pas impossible. L'oppression, la pauvreté et l'exclusion existent aussi en Europe. Voyez tous ceux que l'on expulse parce qu'ils sont sans papiers. Cela pose un problème qui concerne la théologie de la libération. Quand j'ai rencontré la théologie de la libération en Amérique Latine, je n'étais pas si dépaycé. D'une certaine façon, je l'avais déjà rencontrée en France dans le travail de l'Action Catholique. Il ne lui manquait que le nom.

Propos recueillis par
Malik Tahar Chaouch